

Sidonie Bochaton

# La dame de Saint-Paul

## Roman historique



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2022

## REMERCIEMENTS

L'auteure tient à remercier Christian Chavassieux, Nathanaël Dos Reis et Guillemette Lopez pour leur aide.  
Ce roman a été écrit avec le concours de la communauté d'universités et établissements « Université de Lyon » et de l'association Auvergne-Rhône-Alpes livre et lecture.



Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024

Couverture : Nathanaël Dos Reis

© 2022. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet : [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-946-1

## Avant-propos

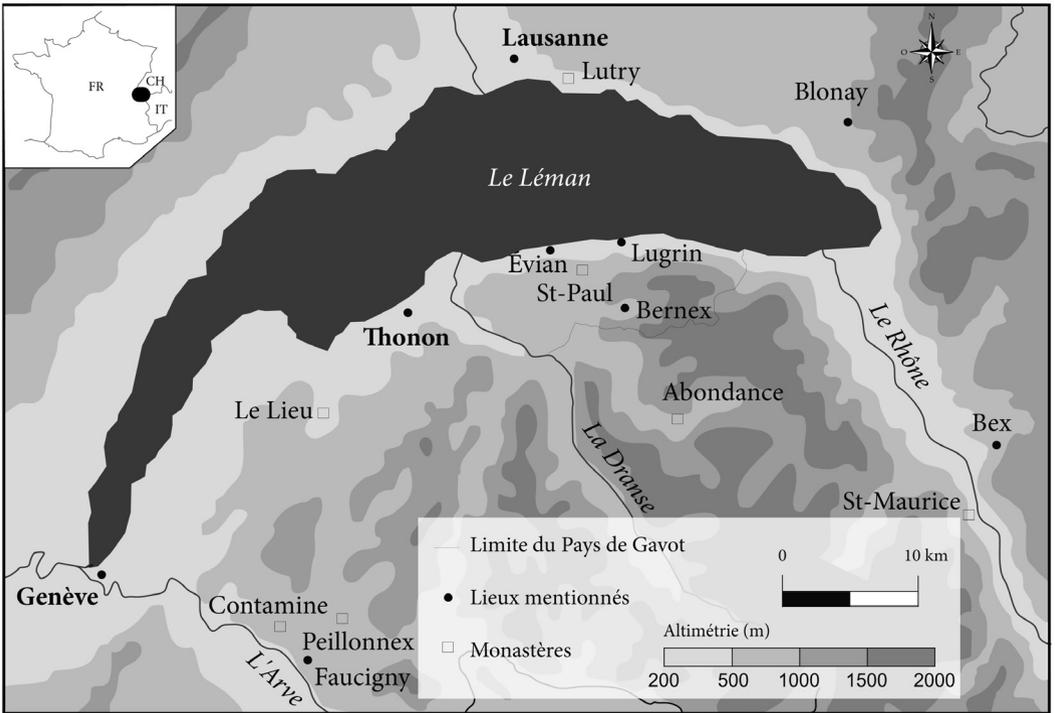
La dame de Saint-Paul, Isabelle de Bex, est le personnage historique féminin le plus cité dans la documentation médiévale en Pays de Gavot : entre le 22 août 1210 et le jour de son décès, un 26 avril, probablement de l'année 1246, elle apparaît à dix reprises. Par comparaison, Alésie de Lugrin n'est mentionnée qu'une seule fois en 1233.

Cela s'explique par son statut de dame de Saint-Paul, en d'autres termes cheffe de la seigneurie de Saint-Paul, qui comprenait également Maxilly et Bernex.

Isabelle de Bex était par ailleurs issue d'un lignage très ancien : un de Bex est déjà nommé en 970 à l'époque du royaume carolingien de Bourgogne transjurane, qui a précédé le comté de Savoie. Mariée à un cadet de la très noble famille de Blonay, il ne fait aujourd'hui plus aucun doute qu'elle a été, seule ou avec son époux, à l'origine de la fondation du prieuré Saint-Paul.

C'est donc un personnage de grande importance pour le XIII<sup>e</sup> siècle chablaisien, qui en outre a vécu longtemps, probablement quatre-vingts ans, comme sa bru, Béatrice de Gruyère.

Voici ce qu'aurait pu être sa vie.



*Carte des lieux mentionnés dans le présent ouvrage.*

# Prologue

AVRIL 1242

Dans l'une des chambres de son château de Lugrin, Isabelle de Bex contemple la vue. Tant de fois elle s'est approchée de cette fenêtre, s'y est appuyée et a observé le lointain. Et ce lac qu'elle a appris à aimer, malgré la mélancolie des vagues, malgré l'humidité qui glace ses vieux os, en dépit des nombreuses âmes englouties. Les barques qui passent, les bateaux de guerre même, le vent qui souffle et au loin la terre de Vaud et la ville de Lausanne, les collines et les montagnes. L'air est encore frais en ce matin de début du mois d'avril 1242 et, depuis sa fenêtre, elle devine que la neige couronne toujours les Mémises. Isabelle frissonne, vêtue uniquement de sa longue chemise de fine futaine, un châle de laine posé sur ses épaules. Vite, elle enfle ses chaussons de cuir. Ses cheveux blancs se sont détachés pendant la nuit. Bientôt, on viendra l'aider à s'habiller et à se recoiffer. Sans doute la disputera-t-on pour s'être levée seule et avoir retiré le châssis de bois tendu d'un parchemin qui ferme la baie. Elle dira qu'elle avait besoin d'aérer après être allée à sa chaise percée, dissimulée derrière un rideau au fond de la pièce. En réalité, Isabelle de Bex, dame de Saint-Paul, Maxilly et Bernex, a ouvert sa fenêtre et laissé entrer le froid dans la chambre parce qu'elle va mourir et veut encore se délecter du monde.

Pendant qu'elle prie, l'agitation commence à lui parvenir depuis la maison et la cour. Le coq chante pour la seconde fois et l'horizon se nimbe de la couleur du matin. Bientôt, des voyageurs

– commerçants, pèlerins, religieux – passeront sous ses murailles. Construit il y a longtemps par les ancêtres de son défunt mari, le château de Blonay, à Lugrin, surveille la route sud du Léman. Au nord, c'est celui de Chillon, mais la famille en a été dépossédée environ un siècle plus tôt par les comtes de Savoie. Comme ailleurs, de hauts murs enserrent une cour intérieure où se trouvent une écurie, un four, un bûcher, un poulailler, puis la tour maîtresse de forme carrée et, à ses pieds, la maison de bois à un étage. Un pont-levis permet de traverser le fossé qui entoure la bâtisse et de rejoindre la voie qui serpente le long de la rive du Léman, en menant à Évian en direction du couchant et à Meillerie au levant.

Du bruit dans les escaliers !

Isabelle se remet au lit sans sourire de la puérité de sa réaction. Une jeune femme entre et la salue, s'enquiert de son sommeil, puis va chercher le pot sous la chaise avant de ressortir pour le vider. Encore quelques instants de tranquillité et Isabelle devra se lever à nouveau, être habillée, coiffée puis installée dans son fauteuil près de la fenêtre. Plus tard, on lui apportera de quoi se désaltérer et, si elle le réclame, à manger. Elle restera ensuite toute la journée assise là, incapable de coudre à cause de ses yeux fatigués, dans l'attente de la visite rapide de tous les habitants de la maison, dont son héritier, Aymon, et sa bru. Sa fille Agnès vit à Maraîche et ne passe pas souvent la voir. On a également annoncé l'arrivée prochaine du sire de Faucigny, son parent. Elle devine que lui et son fils complotent dans son dos. Sa fin est imminente, alors l'important personnage a trouvé utile d'y assister.

Une heure s'écoule. Des éclats de voix montent jusqu'à sa fenêtre refermée, dont le parchemin huilé et décoré nuance la lumière du jour. Isabelle essaie d'imaginer ce qui se passe à l'extérieur, dans ce monde qui lui est désormais interdit. Les gens vont et viennent, ils vivent, comme elle a vécu. Tous ont une raison de se lever : les bêtes doivent être nourries, l'eau puisée, le feu ravivé. Un hennissement et le claquement des sabots lui laissent supposer que son fils part vaquer à ses affaires. Des voix féminines

bruisent dans la maison, puis des pas résonnent. Alors Isabelle sourit : on lui rend enfin visite, et elle sait déjà qui. Les bruits des uns et des autres n'ont plus de secrets pour elle. Quelques coups et la porte s'ouvre sur une femme de vingt-cinq ans aux yeux clairs et aux joues rosies par le froid.

– Madame Belon ! s'exclame-t-elle en soufflant. Pourquoi vous a-t-on logée dans la plus haute chambre du château ?

– Pour que je ne me risque pas par la fenêtre, ma fille !

Alésie de Lugrin rit de bon cœur et s'approche de la vieille dame pour l'embrasser. Tout en se défaisant de ses gants de cuir et de son mantel, elle interroge sa voisine sur sa santé.

– Oh ! comme d'habitude, peut-être un peu moins quand même ! répond Isabelle avec lassitude.

– Moi, je vous trouve bien ! D'ailleurs, c'est une belle journée !

– Et pourquoi cela, ma fille ?

– Déjà, parce qu'il fait assez bon ! Et puis j'ai des choses à vous raconter ! Nous avons eu de la visite ce matin. Le prieur de Meillerie est arrivé au château accompagné de mon frère Johan. Ils ont discuté avec mon père du dernier éboulement du Maupas.

– Les rochers sont encore tombés ? s'étonne Belon.

– Mais oui, vous le savez bien ! Deux semaines en arrière, nous en avons déjà parlé. Avez-vous oublié ?

– Non, non, ment Isabelle. Je m'en souviens maintenant. Et alors ?

– Eh bien, le prieur demandait à nouveau de l'aide pour des travaux à réaliser au prieuré ou dans l'une de ses dépendances, je ne me le rappelle plus. Mon père rechignait à accepter et finalement il a choisi de m'y envoyer moi ! Je vais devoir me rendre à Meillerie pour visiter la maison des chanoines, puis faire un compte rendu à ma famille qui se décidera pour une donation... ou pas !

– Ma pauvre petite ! Le chevalier se sert de toi pour faire diversion ! dit Isabelle en secouant la tête.

– Je sais... reconnaît Alésie. Au moins, cela me fera une promenade et je pourrai revenir vous raconter tout ce que j'ai vu !

– Si je suis encore là!

– Allons, allons... vous ne voudriez pas manquer l'histoire de mon après-midi passé avec le prieur Gueric, n'est-ce pas?

Isabelle sourit à ce nom qui lui rappelle un voyage entrepris une dizaine d'années plus tôt, à l'occasion du mariage de sa parente Agnès de Faucigny et de Pierre de Savoie. Elle s'était rendue au château de Faucigny en compagnie d'Alésie et y avait rencontré pour la première fois ce chanoine. Quelle belle fête cela avait été!

– Madame Belon? l'interpelle Alésie. À quoi pensez-vous?

– Au passé, chère enfant. Tu sais bien que dans mon esprit le présent n'existe plus guère. Sauf quand tu viens le partager avec moi. Alors, parle! Qu'as-tu d'autre à m'apprendre?

Alésie aimerait en dire beaucoup, être informée de ce qui se raconte à Évian, de ce qui arrive à Lausanne, voire Genève, mais elle-même ne connaît pas grand-chose du monde. Elle commence par évoquer sa famille. Sa belle-sœur, Perrette, qui doit bientôt accoucher. Ce sera le premier enfant de son frère aîné. Belon hoche la tête, le sujet ne l'intéresse guère, et puis elle est déjà au courant. Alésie s'anime alors et conte d'un air moqueur l'histoire des truies de Girod de Cucloz, l'apiculteur, et de la rencontre matinale entre le prieur de Meillerie et le châtelain d'Évian à Maraîche<sup>1</sup>. La vieille dame sourit, son visage s'égaie. Sa compagne lui rapporte enfin les rumeurs parvenues jusqu'à Lugrin. Soudain, ce n'est plus Alésie qui parle, mais sa mère. «Elles ont les mêmes yeux, le même regard», pense-t-elle. À sa naissance, Isabelle était l'une des plus proches amies de sa mère, Béatrice de Lugrin. Les deux femmes passaient beaucoup de temps ensemble. Construite en contre-haut de la maison des Blonay, celle des Lugrin n'est qu'à quelques pas. Un chemin les relie, bordé de vignes accrochées à des troncs d'arbres. Isabelle avait donc connu Alésie dès ses premières heures. Des années plus tard, quand Béatrice était décédée des suites d'un nouvel accouchement, elle avait de

<sup>1</sup> Voir *Le Prieur de Meillerie*, Éditions Cabédita, 2016.

bon cœur offert réconfort et affection à toute la famille. De cette époque, Alésie et elle gardaient une grande complicité. Le départ de la jeune femme, quelques années en arrière, l'avait profondément attristée. Mais après la mort de son époux, elle était revenue vivre à Lugrin et, comme par le passé, Alésie avait recommencé ses visites. Ces moments étaient très précieux aux yeux d'Isabelle, dont la propre petite-fille, l'aînée de tous, était déjà mariée et avait quitté Lugrin.

– Madame Belon ?

– Ah ! Excuse-moi, ma chère fille... toujours ce passé qui me rattrape. Quand tu auras mon âge, tu sauras ! Se lever chaque jour que Dieu fait, puis attendre la nuit pour recommencer le lendemain. Je ne suis plus utile en rien alors on m'abandonne ici... Pourtant, je leur ai donné la vie à tous ! Sans moi, rien de tout cela n'existerait ! dit-elle avant de se taire, car des bruits de pas se font entendre.

Aymon de Blonay n'est pas le premier fils d'Isabelle ; il n'est pas non plus le plus érudit ni le plus beau, mais il est le plus fort. Ses frères ne sont plus : l'aîné repose aux côtés d'autres membres de la famille dans le tombeau du prieuré Saint-Paul, le cadet à l'abbaye Saint-Maurice, tandis que le benjamin a été enterré dans le cimetière de la cathédrale de Lausanne. Aymon est donc l'unique héritier de ses parents, mais aussi, par un heureux hasard, celui de son cousin disparu sans descendance ! Son épouse, la fille d'un comte, lui a donné plusieurs enfants. Tout lui sourit, à un détail près : sa mère ne veut pas mourir. Depuis des années maintenant, presque deux décennies, il attend ce jour terrible qui le verra seul maître de Saint-Paul et y entreprendre enfin la construction de son nouveau château. Car lui aussi, comme son oncle et son beau-père, désire laisser sa marque sur terre. Pour l'heure, il doit encore patienter : Isabelle refuse d'en entendre parler. L'unique œuvre de sa vie restera son prieuré bien aimé. Mais les temps ont changé, et les Blonay doivent s'affirmer. Le sire de Faucigny n'a pas eu

de fils, et s'est engagé à lui céder l'ensemble de ses droits sur la seigneurie de Saint-Paul une fois l'âme de sa chère tante Belon séparée de son corps.

Aymon entre dans la chambre et trouve Alésie, la charmante fille de son voisin le chevalier de Lugrin, assise sur un coussin auprès de sa vieille mère. Il la salue bien courtoisement, content qu'une personne vienne tenir compagnie à dame Belon de temps en temps. Après avoir échangé quelques mots avec les femmes, il repart là où il est attendu. Isabelle se retourne vers sa jeune amie.

– Ouvre la fenêtre, veux-tu? J'ai besoin de respirer et j'aime entendre ce qui se passe au-dehors. Ensuite, tu prendras deux couvertures, l'une pour moi et l'autre pour toi.

Alésie s'exécute; elle aussi préfère disperser l'air qu'a expiré le chevalier de Blonay. Elle n'apprécie pas beaucoup ce personnage plus vieux qu'elle, mais qui la regarde toujours avec beaucoup trop d'intérêt. Une fois revenue aux pieds de la dame, elle s'exclame avec tristesse :

– Le jeune Aymon lui ressemblait tant!

L'automne précédent, le fils aîné d'Aymon, appelé comme son père, s'est noyé. Un soir, il était allé s'amuser avec d'autres garçons de Lugrin au bord du lac, du côté de la tour ronde. La situation avait dégénéré, certains s'étaient battus. Le corps du jeune Blonay avait été retrouvé le lendemain sur la berge. Personne n'avait su ce qui s'était réellement passé. Son cercueil avait été monté en procession au prieuré Saint-Paul et déposé dans le caveau familial.

– Je vois que je vous ai contrariée, dame Belon... s'excuse Alésie.

– Non, ma fille, pas toi... Tu es la seule à écouter la vieille que je suis devenue, lui répond Isabelle dans un pauvre sourire. C'est simplement que comme toujours je pense aux disparus.

Isabelle quitte des yeux le visage d'Alésie et regarde à travers la fenêtre juste au moment où passe un goéland, alors que les vagues continuent à se jeter sur la berge en envoyant leur musique aux oreilles des vivants.

– Tu sais, je ne comprends pas pourquoi je suis encore là. Chaque soir, au moment du coucher, je pense que je ne me réveillerais pas. Et pourtant tu me trouves toujours ici, dans mon fauteuil, à attendre que les heures filent et que le soleil disparaisse à nouveau. Pourquoi mon petit-fils est-il mort avant moi ? Pourquoi, alors que mon frère et ma sœur ne sont plus là depuis longtemps, le Seigneur ne me rappelle-t-il pas à Lui ? Qu'ai-je à accomplir sur cette terre cependant que j'aimerais tant les retrouver, ainsi que mes parents, mes enfants, mon mari et mes amis ? C'est incompréhensible...

– Peut-être y a-t-il quelque chose que vous n'avez pas achevé ?

– J'espère que tu ne parles pas de construire un château à Saint-Paul !

Alésie s'esclaffe. Sa vieille voisine peut parfois se montrer drôle malgré elle !

– Mais pourquoi priver votre cher fils de ce plaisir ? insiste-t-elle encore.

– C'est une longue histoire, ma petite...



# Première partie

# Chapitre 1

Je suis née au début de l'épiscopat de l'évêque de Sion Amédée de la Tour<sup>2</sup>. À cette époque, mon père, le seigneur Girold de Bex, n'avait pas encore entrepris la construction de notre château et nous vivions avec ma famille dans une maison qui dominait la vallée du Rhône. Dans mes souvenirs d'enfant, la demeure était grande, les murs et les portes très hauts, et l'espace qui la séparait de l'enceinte extérieure un vaste terrain de jeu dont je découvrais de nouveaux recoins lors de parties de cache-cache. L'un de nos amusements favoris était d'effrayer les poules ou les corbeaux qui se risquaient, sous les yeux à la fois intéressés et craintifs des chats, à picorer nos restes. Mon frère Louis et moi, nous poussions parfois jusqu'à un bois qui, lui aussi, nous paraissait immense. Sous la surveillance de l'une de nos tantes, nous tentions de grimper aux arbres, jouions à la guerre avec des bâtons ou construisions des abris. Nous allions souvent ensemble nous promener pour cueillir des fleurs ou des champignons, surtout les morilles dont nous raffolions. Mes petites jambes me portaient, je sautais au-dessus des ruisseaux ou des branches. Quand je fatiguais, les plus grands me hissaient sur leur dos ou leurs épaules et je découvrais un monde nouveau. Un jour que nous passions devant un oratoire et que j'apercevais pour la première fois la statue en bois qu'il contenait, je demandais ce qu'était une Vierge. On me répondit que ce mot désignait les femmes qui n'avaient jamais fait de bêtises. Je me présentais alors un temps comme la Vierge Belon, diminutif qui ne m'a jamais quittée, et ne compris la vérité que bien des années

---

<sup>2</sup> Dans les années 1160.

plus tard. L'été, nous invitions les enfants du village à se cacher dans les forêts et les carrières, dans les greniers, les étables et les poulaillers. Souvent, nous étions délogés par nos mères ou des servantes que nous effrayions en poussant des cris. En revanche certains lieux nous étaient strictement interdits, tels les ruisseaux où les femmes lavaient le linge, le cimetière ou encore la maison de l'écorcheur et du boucher.

La belle saison était aussi l'époque des voyages. Nous nous rendions du côté d'Évian où mon père possédait la seigneurie de Saint-Paul, un grand territoire formé de plusieurs paroisses qui s'étalait entre la Dent d'Oche et le Léman. Son ami Berlion de Féternes nous accueillait chez lui et nous retrouvions ses enfants. Parfois, nous allions encore plus loin vers le couchant pour rendre visite à la famille de ma mère dans le Faucigny. Louis et moi, qui étions les plus âgés, nous chargions de la surveillance des plus jeunes et adorions ces déplacements. Une fois rentrés, nous narrions nos aventures à nos camarades de jeu en exagérant les périls que nous avions rencontrés. Pour ces petits paysans qui ne connaissaient que les environs de notre village, nous racontions les tempêtes sur le Léman, les dangereuses gorges de la Dranse, les êtres humains difformes croisés au bord des routes, la ville de Thonon et son marché et le château de Faucigny. L'automne venu, les adultes terminaient les récoltes et les réserves pour préparer la mauvaise saison, coupaient du bois, pressaient le raisin pour le transformer en vin et apportaient les dernières réparations aux maisons. Là encore, nous nous retrouvions entre enfants et sous la surveillance de nos aînées. Alors, nous perdîmes mon petit frère. Pour la première fois de ma vie, je connaissais le deuil. Je me rappelle des explications confuses de mes parents, de ce qu'étaient l'âme et le paradis. Je ne supportais pas de le voir comme endormi puis descendu en terre. La mort demeurerait pour quelque temps une notion abstraite, même si, dans les années qui suivirent, d'autres enfants le rejoignirent.

# Table des matières

|                   |     |
|-------------------|-----|
| AVANT-PROPOS..... | 7   |
| PROLOGUE.....     | 9   |
| PREMIÈRE PARTIE   |     |
| Chapitre 1.....   | 18  |
| Chapitre 2.....   | 30  |
| Chapitre 3.....   | 42  |
| Chapitre 4.....   | 52  |
| Chapitre 5.....   | 66  |
| Chapitre 6.....   | 78  |
| Chapitre 7.....   | 89  |
| Chapitre 8.....   | 101 |
| Chapitre 9.....   | 113 |
| DEUXIÈME PARTIE   |     |
| Chapitre 10.....  | 128 |
| Chapitre 11.....  | 139 |
| Chapitre 12.....  | 149 |
| Chapitre 13.....  | 160 |
| Chapitre 14.....  | 174 |
| Chapitre 15.....  | 185 |
| Chapitre 16.....  | 195 |
| Chapitre 17.....  | 206 |
| Chapitre 18.....  | 217 |

|                                       |     |
|---------------------------------------|-----|
| ÉPILOGUE .....                        | 227 |
| LISTE DES PRINCIPAUX PERSONNAGES..... | 232 |
| BIBLIOGRAPHIE.....                    | 234 |
| TABLE DES MATIÈRES.....               | 236 |